

RACONTE-MOI

des histoires

Une collection des plus belles histoires pour enfants de tous temps et de tous pays.



Un mardi sur deux



SUPER !
Chaque fascicule de
RACONTE-MOI DES HISTOIRES
contient 4 pages de
coloriages et
une page de jeux

Gulliver p. 253

Gulliver, médecin anglais, voyage à travers les mers et fait naufrage. Il se retrouve prisonnier d'un peuple étrange et minuscule, celui de Lilliput. Ainsi débutent « Les voyages de Gulliver » écrits par Jonathan Swift, au XVIII^e siècle.

kangourou p. 260

Mouche, aidée par son amie kangourou, finit par retrouver ses parents. Mais avant, elle doit subir le jugement d'un tribunal composé des animaux de la savane australienne...

L'Astrocycle..... p. 265

Tous les jours, Michel rêve en regardant son poster qui représente un vélo spatial, l'astrocycle. Un soir, l'astrocycle s'anime, sort du poster et entraîne Michel dans de folles aventures.

Les trois souhaits..... p. 269

Un conte de Madame de

Villeneuve, contemporaine de Perrault, dans lequel des fées accordent à un homme et à sa femme la réalisation de trois de leurs souhaits. Mais lesquels choisir ? Et seront-ils plus heureux ?

David et Goliath p. 272

L'histoire, tirée de l'« Ancien Testament », raconte le célèbre combat entre David, le jeune berger israélite, et Goliath, le guerrier géant de l'armée des Philistins.

Le Cheval enchanté ... p. 276

Un épisode des Mille et Une Nuits. Un nain rusé offre à son roi, dans l'espoir d'épouser sa fille, un cadeau merveilleux : un cheval de bois capable de voler. Mais le fils du roi a enfourché ce cheval et ne sait plus comment redescendre sur terre.

Seule la libellule n'a qu'un jeu.

C'est le château de Petit Fou qui apparaît dans la grille.

RACONTE-MOI DES HISTOIRES se compose de 26 fascicules (de 36 pages) et de 26 cassettes de 50 minutes, racontant chacun au moins six histoires. C'est donc au total 728 pages d'histoires + 130 pages de jeux et de coloriages, près de 200 histoires et plus de 21 heures d'écoute.

Vous trouverez **RACONTE-MOI DES HISTOIRES** un mardi sur deux, chez votre marchand de journaux.

France, s'adresser à :
RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 99, rue d'Amsterdam, 75385, Paris CEDEX 08
Belgique, Luxembourg, Suisse, s'adresser à :
SOUMILLION/RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 28, avenue Massenet, 1190 Bruxelles, Belgique

Libeller votre chèque à l'ordre de :
ALP & CIE/RACONTE-MOI DES HISTOIRES

13 numéros 300 FF - 1 990 FB/FL - 80 FS, 26 numéros 565 FF - 3 800 FB/FL - 155 FS. Toute demande doit être expédiée au **SERVICE ABONNEMENTS** accompagnée du règlement correspondant.

Envoyez votre commande au **SERVICE REASSORTIMENTS** accompagnée de son règlement. Ajoutez au prix de vente de chaque numéro (29 FF - 195 FB/FL - 8,50 FS) les frais de port suivants : pour le premier numéro (6,50 FF - 45 FB/FL - 1,75 FS) ; pour chaque numéro supplémentaire (2 FF - 15 FB/FL - 0,55 FS).

Les cassettes ne peuvent être vendues séparément ; toutefois, en cas de perte ou de détérioration, vous pouvez vous les procurer au prix unitaire de : 11,60 FF - 85 FB/FL - 3,25 FS, plus les frais de port suivants : 6,50 FF - 45 FB/FL - 1,75 FS.

Classée dans deux reliures plastifiées et illustrées, votre collection complète de fascicules se transformera en deux magnifiques albums illustrés. Une valise en plastique rouge vous permettra également de ranger et de protéger toute votre collection de cassettes. Pour acquérir les reliures et la valise, écrivez à : **ALP/RACONTE-MOI DES HISTOIRES**, BP 382 - 75232 Paris Cedex 05 (adresse valable pour la France et l'étranger) en joignant votre règlement libellé à l'ordre de **ALP & CIE/RACONTE-MOI DES HISTOIRES**.

Pour la valise à cassettes et la première reliure : 75 FF - 480 FB/FL - 24,50 FS. Pour la deuxième reliure : 45 FF - 295 FB/FL - 15 FS.

ALP & Cie :
26, rue des Carmes, 75005 Paris.
Fondateur : Armand Beressi.
Directeur général : Alain Devanlay.
Directrice du marketing : Frédérique Janssen. Secrétaire général :
Philippe Garnier, Sylvie Joly. Etudes et projets : Dominique Aubert.
Direction artistique : Joëlle Brossier.
Direction technique : Monique Muller, Luce Gérard-Salardenne.

Service de vente aux dépositaires :
Edi 7. © 1983 by Marshall Cavendish
© 1983 by ALP. Distribué par les
N.M.P.P. Dépôt légal : février 1984.
I.S.B.N. : 2-7365-0001-6.

Rédaction : Catherine Picard,
Catherine Schram.
Technique : Jacky Requet.
Adaptations et traductions :
Jeanne Bouniort, Yasmine Haddad,
Marie Tenaille
Jeux : Yasmine Haddad.

Gulliver... : Malcolm Carrick
Mouche... : Richard Hook
L'Astrocycle : Nicolas Fisk/
Chris Welch
Les Trois Souhaits : Kim Whybrow
David et Goliath : Rex Archer
Le Cheval enchanté : Mark Copeland

Production : **TRALALA**
Enregistrement et réalisation :
Didier Brun et Jean-Louis Delaunay

Les Voyages de Gulliver

En ce temps-là, vivait à Londres, un homme qui s'appelait Gulliver. Il était médecin et adorait voyager. Aussi s'embarquait-il souvent vers des terres lointaines.

Il voyageait ainsi depuis des mois à bord de *L'Antilope*. Le bateau longeait les rivages d'une terre inconnue, lorsqu'une terrible tempête éclata. Le vent précipita *L'Antilope* contre les rochers et, très vite, le navire éventré sombra. Tout l'équipage épouvanté se jeta à l'eau. Mais seul Gulliver réussit à nager dans les flots

déchaînés jusqu'au rivage qu'il atteignit sain et sauf. Les autres marins périrent tous noyés.

Gulliver se traîna avec peine jusqu'à la plage. Et là, complètement épuisé, il tomba dans un profond sommeil. Combien de temps dormit-il ainsi ? Il ne le savait pas, mais lorsqu'il s'éveilla le soleil brillait, éblouissant, et lui faisait mal aux yeux. Poussant un gémissement, Gulliver tenta de se relever. A sa terreur, il constata qu'il ne pouvait faire le moindre mouvement : ses bras, ses jambes et son épaisse chevelure étaient solidement fixés au sol !

Au bout d'un instant, il sentit quelque chose remuer le long d'une de ses jambes.





Gulliver s'efforça de soulever la tête et vit un homme minuscule — pas plus gros que son petit doigt — avancer jusqu'à sa poitrine. Alors, à son grand étonnement, Gulliver s'aperçut qu'au moins une quarantaine de ces petites créatures escaladaient son corps, toutes armées d'arcs et de flèches minuscules !

Gulliver poussa un cri d'effroi et essaya de se dégager. Il cria si fort que de nombreux petits hommes tombèrent sur le sol tandis que d'autres s'enfuyaient. Mais, lorsqu'ils virent que Gulliver était incapable de se libérer, ils revinrent lui

lancer une pluie de flèches, petites et pointues comme des aiguilles.

« Aïe ! Aïe ! » cria Gulliver lorsque les flèches atteignirent son visage. Alors une autre volée s'abattit sur son torse et ses mains. Gulliver essaya désespérément de briser les liens qui le retenaient au sol.



Mais il ne servait à rien de lutter : les nœuds étaient bien trop résistants, et Gulliver finit par abandonner. Il resta immobile sur le sol et tomba bientôt endormi. Plus tard, des coups de marteau le réveillèrent. En tournant la tête autant qu'il le pouvait, il vit qu'une estrade de bois avait été construite autour de lui et qu'un homme bien habillé y grimpait lentement. Cet homme, qui semblait un personnage important, lui fit un long discours dont il ne comprit rien. Seul le mot « Lilliput » revenait presque à chaque phrase.

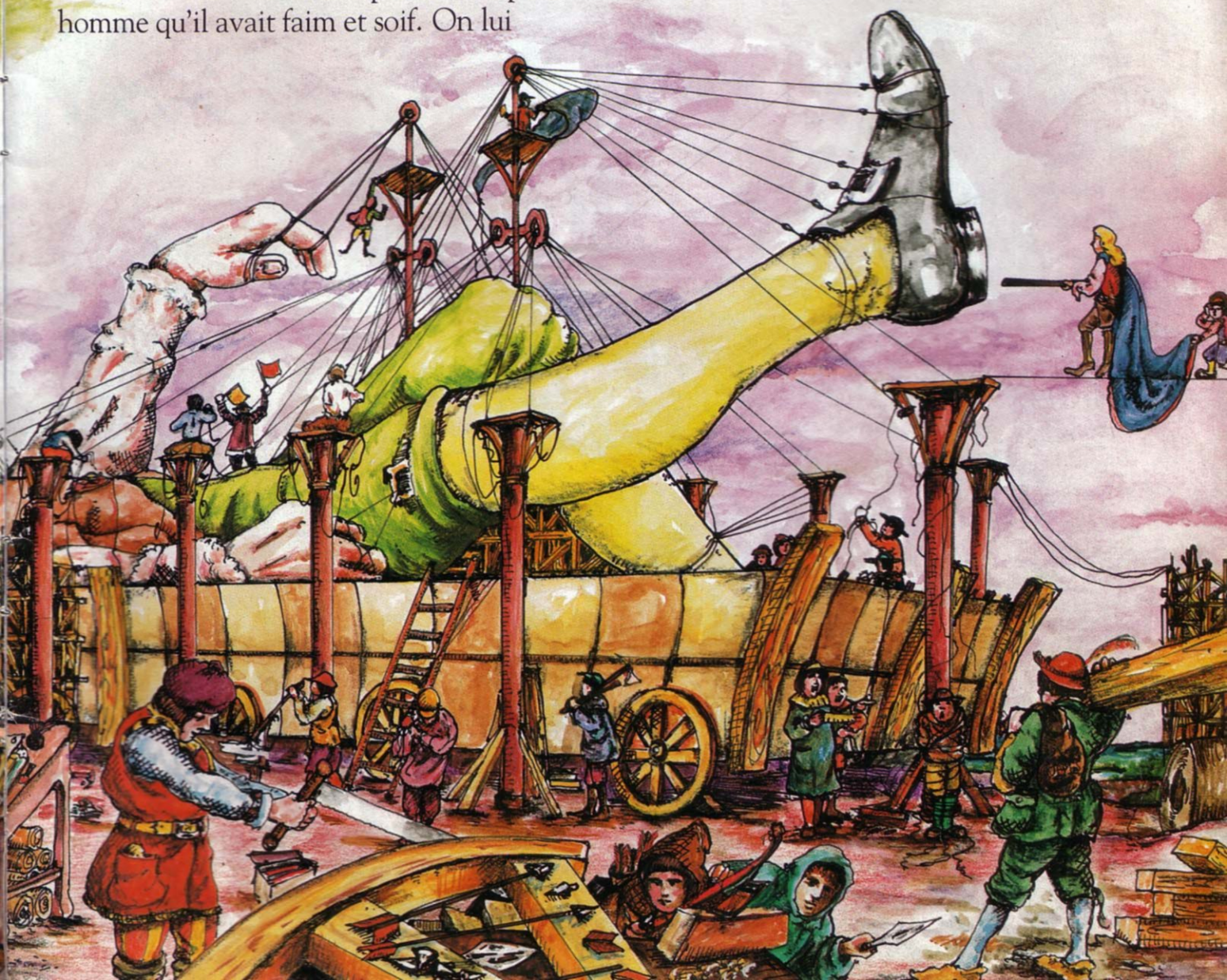
« Je ne comprends pas ! » lui répondit Gulliver. « Veux-tu me dire que ton pays s'appelle Lilliput ? »

Puis Gulliver fit comprendre au petit homme qu'il avait faim et soif. On lui

apporta effectivement à boire, mais ce devait être un puissant somnifère, car il s'endormit aussitôt !

Tandis que Gulliver dormait, cinq cents charpentiers et mécaniciens entreprirent de construire un chariot de bois pour l'emmener jusqu'à la capitale. Neuf cents hommes armés de leviers furent nécessaires pour soulever Gulliver et le déposer sur le chariot, et mille cinq cents chevaux le traînèrent jusqu'à la ville.

Le cortège s'arrêta juste aux portes de la capitale, près des restes d'un ancien temple. Là, Gulliver fut libéré de ses liens. On le fit descendre du chariot.





De lourdes chaînes fermées par des centaines de cadenas furent ensuite passées à ses chevilles.

Sous l'effet du somnifère, Gulliver ne s'aperçut de rien. Mais à son réveil, voyant que les cordes qui le serraient avaient été coupées, il se mit debout et regarda autour de lui. A son grand étonnement, il découvrit à ses pieds toute une ville en miniature — avec des maisons, des rues et des jardins.

Autour de lui des milliers de curieux, des hommes et des femmes de ce pays, l'observaient, bouche bée.

A l'écart de la foule avançait un magnifique petit cheval que l'Empereur montait dans toute sa splendeur, plus grand et plus beau qu'aucun des autres Lilliputiens. L'Empereur portait un casque d'or incrusté de pierres précieuses et orné d'une plume. Il brandissait une lourde épée dont la garde était sertie d'un diamant.



A la vue de Gulliver, le cheval terrifié se cabra. L'Empereur descendit de sa monture et se dirigea avec une grande majesté vers les énormes pieds de Gulliver.

Près du temple s'élevait une haute tour, presque aussi grande que Gulliver lui-même. C'était de loin le plus haut monument de Lilliput. L'Empereur et sa suite en gravirent les marches pour mieux

observer le géant. Puis ils s'adressèrent à lui dans leur langue inconnue pour le saluer mais, bien que Gulliver leur parlât en français, en anglais, en allemand, en espagnol et en italien, ils ne semblaient pas

comprendre un mot de ce qu'il disait. Alors l'Empereur descendit de la tour et frappa des mains. Aussitôt vingt chariots remplis à ras bord de toutes sortes de victuailles furent apportés.





Baissant les yeux vers la foule assemblée à ses pieds, Gulliver reconnut les dames de la Cour à leurs robes somptueuses. Comme elles lui faisaient la révérence, il vit chatoyer leurs capes de satin et les longues traînes de leurs robes. Toutes semblaient si jolies qu'il en aurait volontiers cueilli une pour l'admirer de plus près. Mais il était trop poli pour cela.

Les dames de la Cour parurent fort choquées et se bouchèrent les yeux en voyant comment Gulliver soulevait les chariots l'un après l'autre et dévorait la nourriture qu'ils contenaient. Lorsqu'il

engloutit des barils de vin entiers, plusieurs d'entre elles s'évanouirent. Puis la visite prit fin, et on laissa Gulliver à la garde de centaines de minuscules soldats.

Quelques jours passèrent ainsi, mais tous les habitants de Lilliput n'acceptaient pas la présence de ce géant enchaîné aux portes de la ville. Ce soir-là, un groupe de six hommes se glissa à travers la garde et attaqua Gulliver avec des arcs et des flèches, des épées et des couteaux. Les gardes de l'Empereur eurent vite fait de les arrêter et de leur lier les mains derrière le dos. Avec le manche de sa pique, le





capitaine de la garde poussa les attaquants tout près des mains ouvertes du géant. Il semblait lui dire :

« Ils ont voulu te tuer, géant. Eh bien, maintenant, fais-en ce que tu voudras ! »

Gulliver les rassembla dans le creux de sa main et en fourra cinq dans sa poche. Quant au sixième, il le souleva jusqu'à sa bouche ouverte, comme s'il allait l'avaler. Quels cris épouvantables poussa le petit homme !

Mais Gulliver n'était pas méchant. Il déposa le petit homme sur le sol à côté des cinq autres attaquants qu'il sortit de sa poche. Terrifiés, tous filèrent aussi vite que leurs petites jambes le leur permettaient !

Tout Lilliput fut en admiration devant la bonté de Gulliver pour ces hommes qui

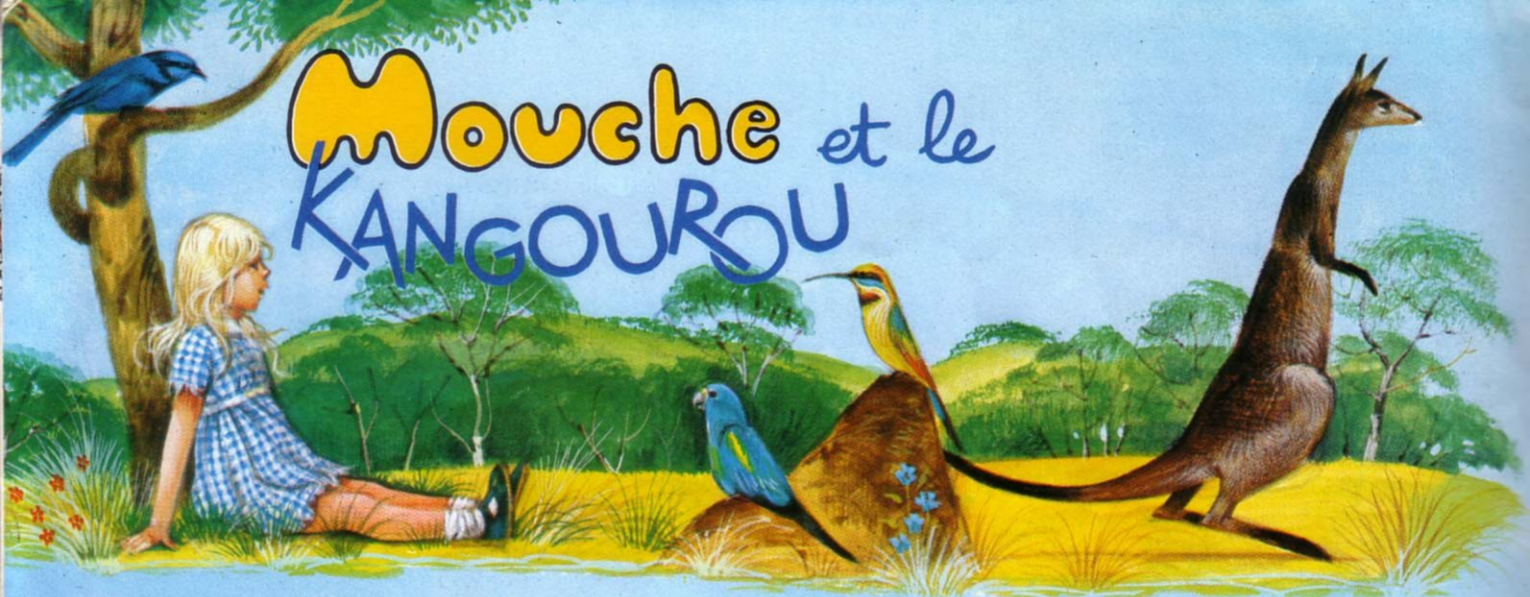
avaient voulu le tuer. Ils coururent annoncer la nouvelle à l'Empereur. Les ministres étaient justement rassemblés pour prendre une décision au sujet de cet étranger géant qui avait abordé sur les rives de Lilliput.

En apprenant la nouvelle, le conseil décida qu'on le logerait désormais plus confortablement, et qu'on lui apporterait tous les jours assez de victuailles pour se nourrir.

Gulliver fut soulagé de voir qu'on le traitait bien, mais il se sentait seul et se demandait comment retrouver l'Angleterre.

(Tu retrouveras Gulliver dans le prochain numéro.)





Ce matin-là, quand Mouche se réveilla, Celle songea que c'était le troisième jour qu'elle passait dans la savane depuis qu'elle s'était perdue. Il faisait un temps radieux.

Une grenouille coassa et des oiseaux se mirent à chanter. Parmi eux se trouvait peut-être la bergeronnette qui savait comment Mouche pourrait retrouver le chemin de sa maison...

Son amie, la mère kangourou, s'était remise de ses émotions et semblait reposée après la course terrible qui leur avait permis d'échapper aux chasseurs aborigènes et à

leurs chiens. Comme Mouche ne voulait pas la fatiguer, elle décida de ne pas monter dans sa poche. Mais après avoir marché toute la matinée, elle se sentit épuisée.

Le kangourou lui dit gentiment :

« Installe-toi ici, à l'ombre du bosquet. Tu n'as qu'à faire une petite sieste. Pendant ce temps, je chercherai la bergeronnette. »

A présent, Mouche n'avait plus peur de rester seule dans la savane. Elle s'étendit au pied d'un arbre et s'endormit très vite.

Quand elle ouvrit les yeux, elle vit que toutes sortes d'animaux s'étaient





rassemblés autour d'elle et discutaient à qui mieux mieux. Il y avait des grues, des cygnes, un pélican, un wallaby, un koala un péramèle, un opossum, et toute une bande de perroquets multicolores.

« Comme c'est gentil d'être venus me voir ! » s'écria Mouche.

Aussitôt, tous les animaux se turent. Le pélican s'avança en se dandinant.

« Nous ne sommes pas venus te voir. Nous sommes venus te juger, déclara-t-il. Pour tout le mal que les humains font aux animaux de la savane. Nous agissons loyalement, en toute justice. Je porterai les accusations et le cacatoès sera le juge. Les oiseaux formeront le jury.

— Comme c'est amusant ! » répondit Mouche, qui n'était pas effrayée pour deux sous. Elle aimait tellement les animaux qu'elle ne pouvait pas croire qu'ils lui voulaient du mal.

« Ah non, ce n'est pas amusant ! dit la pie. Regardez ! L'accusée caresse la tête du juge ! »

Le cacatoès avait l'air de bien aimer ça, mais il se rappela qu'il était juge, et

Mouche dut cesser de le caresser.

« Nous allons entendre le témoignage du martin-pêcheur. Des humains ont tué deux membres de sa famille. »

Le martin-pêcheur, qui avait sauvé Mouche quand elle était menacée par un serpent, se mit à rire doucement.

« Pourquoi n'interrogez-vous pas d'abord l'ornithorynque ? demanda-t-il. Les humains n'arrêtent pas de fouiller son logis et de lui poser des questions.

— L'ornithorynque ne viendra pas, répondit le rat. Il dit qu'il a plus d'ancêtres que nous tous.

— Eh bien, faisons témoigner le koala ! s'écria le pélican. Les humains mettent ses frères dans des zoos.

— Ce jugement m'ennuie profondément », dit le koala.

Et il s'endormit sur son arbre.





« Alors, nous allons écouter le témoignage du kangourou, annonça le pélican. C'est lui qui est le plus à plaindre. Les humains le chassent pour le manger et lui arracher la peau dont ils font des bottes !

— Ha ! ha ! Elle est bien bonne ! ricana le martin-pêcheur. Le kangourou et Mouche sont de grands amis, c'est bien connu !

— Est-ce possible ? demanda le pélican. Le kangourou a pardonné aux humains ?

— Il faut croire que oui, répliqua le

martin-pêcheur.

— Alors, je donne ma démission ! » cria le pélican.

Tous les animaux se mirent à crier en même temps. Le bruit était épouvantable, quand soudain, le kangourou les rejoignit en bondissant. Il semblait tout ému.

« Mouche ! cria-t-il. J'ai trouvé la bergeronnette ! Elle sait où est ta maison ! »

Le temps de mettre Mouche dans sa poche, et le kangourou était déjà reparti.

Bientôt, Mouche entendit le chant de la bergeronnette.

« Oh ! là ! là ! Quel remue-ménage ! s'écria l'oiseau. Les humains te cherchent partout. Ils ont l'air si tristes et si fatigués ! Tu leur as donné du souci ! Il est trop tard





maintenant, mais demain, tu me suivras. Je t'indiquerai le chemin. Ta maison est par-là, de l'autre côté du bois de chênes. »

Ce soir-là, Mouche et le kangourou parlèrent longuement.

« Quand tu t'en iras, dit le kangourou, j'aurai l'impression de perdre mon petit pour la seconde fois. »

Le lendemain matin, Mouche et le kangourou, guidés par la bergeronnette, arrivèrent dans une vaste plaine et rencontrèrent un émeu. Cela voulait dire que les humains n'étaient pas loin, car l'émeu est un grand oiseau qui vit près des troupeaux de moutons.

« Vous pouvez venir avec moi si vous voulez, dit l'émeu, mais méfiez-vous, les humains chassent les kangourous ! »

Peu après Mouche aperçut sa maison. Son père était devant la porte, armé d'une carabine. La mère de Mouche apparut.

« C'est Mouche ! » s'écria sa mère lorsque le kangourou se fut approché encore. A cet instant Mouche sortit de la poche du kangourou. Elle se précipita vers ses parents. Ils la serrèrent contre eux, et la maman de Mouche se mit à pleurer de joie.

La petite fille fondit aussi en larmes, et même son papa dut s'essuyer les yeux car il voyait trouble, tout d'un coup.

« C'est un miracle... bredouilla-t-il.

— Oh, j'ai plein de choses à te raconter, Papa ! dit Mouche. Mais d'abord, tu dois remercier mon amie, le kangourou. C'est lui qui m'a aidé à retrouver la maison. Il m'a sauvé la vie plusieurs fois !





Promets-moi que tu ne chasseras plus jamais de kangourou, ni aucun animal de la savane !

— Je te le promets, ma chérie », répondit-il en embrassant sa fille.

Pendant ce temps, le kangourou n'avait pas bougé. Il tremblait de peur d'être aussi près des humains. Mais il sentit que le papa de Mouche lui était vraiment reconnaissant, et qu'il tiendrait sa promesse. Tandis que les humains rentraient dans la maison, le kangourou s'approcha d'une fenêtre pour voir à quoi ressemblait le logis de Mouche. Et à ce moment-là, une chose étrange se produisit.

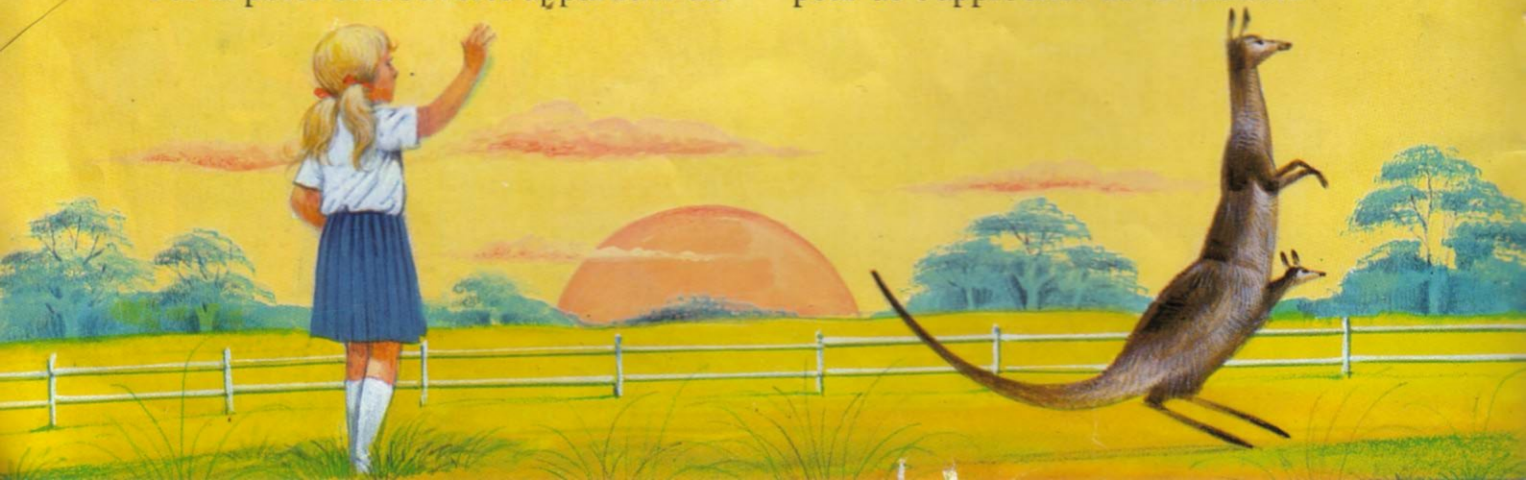
Par la porte entrouverte apparut... un

petit kangourou ! Et hop ! Il sauta dans la poche bien chaude de la mère kangourou.

« Tiens, dit la maman de Mouche en regardant par la fenêtre, ton amie a adopté le petit kangourou que ton père a trouvé la semaine dernière, en rentrant de la chasse !

— Mais c'est son petit ! s'écria Mouche. Elle a retrouvé son petit ! Nous sommes tous heureux à présent ! »

Le lendemain matin, Mouche eut le cœur serré en voyant s'éloigner son amie le kangourou. Mais elle avait une consolation : désormais, les animaux de la savane australienne n'auraient plus jamais peur de s'approcher de sa maison.



L'ASTROCYCLE



Chaque soir, en se couchant, Michel dévore des yeux son poster favori. « Il est vraiment terrible, cet astrocycle ! Un sacré engin, ce vélo du futur ! » Et chaque soir, il s'endort en le regardant.

Cette nuit-là, comme d'habitude, Michel contemple l'astrocycle, quand soudain, il entend un bruit étrange...



Le poster semble bouger et... *Vroom*, tout à coup l'engin s'élance hors du papier. Il se pose sur le sol, tout près de Michel !



Michel stupéfait en tombe de son lit ! Son astrocycle est devant lui, avec sa conductrice en chair et en os, revêtue d'une combinaison spatiale !



« Qui... qui êtes-vous ?
— Je suis Tina, le pilote
de l'espace. Allez monte.
Viens faire un tour. »



Sans faire de bruit, Michel aide Tina à porter
l'astrocycle dans le jardin. « Papa et Maman en
feraient une tête s'ils me voyaient ! » dit Michel.



Une fois dehors, Tina
enfourche sa machine et
démarré en trombe.
« Regarde ces acrobaties !
Génial mon engin spatial ?
Hein, Michel ? »

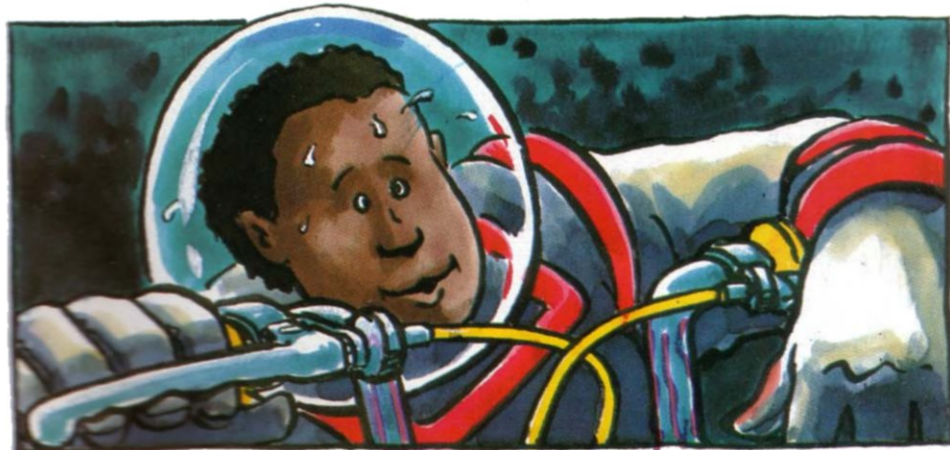


Michel est impatient
d'enfourcher
l'astrocycle. A peine
Tina a-t-elle posé pied
à terre, qu'il saute sur
la machine.
Il s'apprête à démarrer,
mais soudain il s'écrie :
« Mais... Je ne peux
pas partir ! Je n'ai pas
de casque ! »

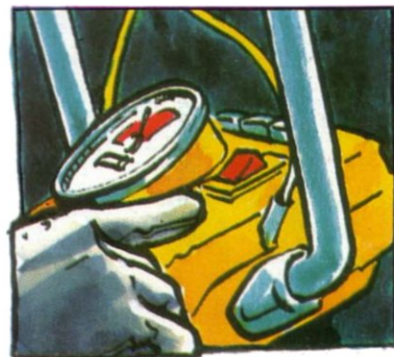
Tina se met alors à rire en le montrant du doigt. « Mais tu en as un sur la tête ! » Il est si léger que Michel ne l'avait même pas remarqué. Il s'aperçoit d'ailleurs qu'il porte, comme un véritable astronaute, une combinaison spatiale. Il porte même des bottes et des gants. Il démarre alors en trombe.



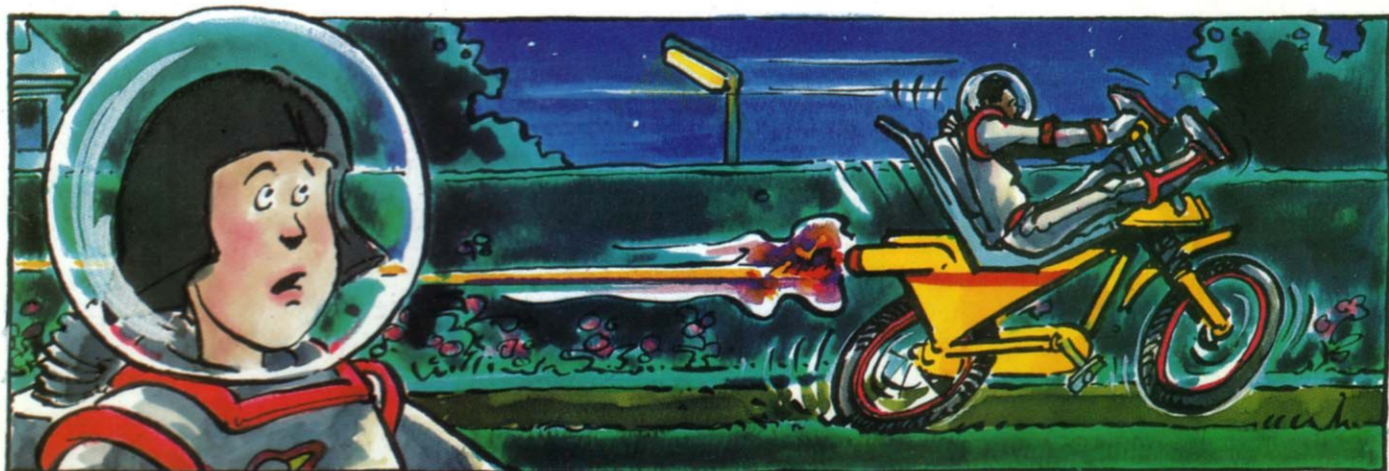
D'abord, il zigzague dans tous les sens, mais vite, il trouve son équilibre.



« C'est fatigant de pédaler ! soupire Michel. Si seulement ton vélo avait un moteur. — Oh, mais il en a un... »

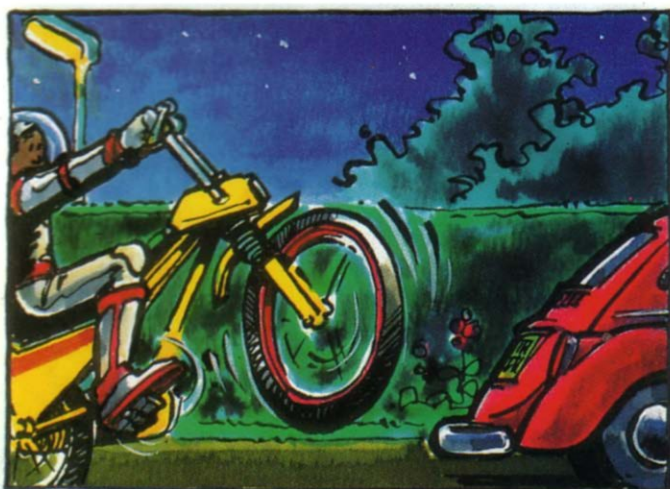


« ... Il suffit de presser ce bouton rouge. Mais, non, attention ! N'y touche pas ! » Trop tard...



Dès que Michel a mis le doigt sur ce bouton, le moteur vrombit, l'astrocycle s'élance en pétaradant. « Appuie sur le frein ! » hurle Tina.

« Où est-il ? » crie Michel. Avant que Tina ait eu le temps de répondre, l'astrocycle s'élance dans un éclair jaune et rouge et sort du jardin...



« La voiture de Papa ! » s'écrie Michel. Bing ! La roue de l'astrocycle a heurté l'arrière de la voiture. Le choc est si violent qu'il fait



s'envoler la machine. Voilà Michel propulsé dans les airs. Tina crie, mais Michel s'envole à toute allure dans l'espace...



(La suite des aventures de Michel dans le n° 11)



Grâce à ces trois souhaits, nous pouvons devenir riches et puissants ! Mais il faut faire attention de bien choisir...

— J'y ai pensé, lui dit sa femme. Pour moi, un château, la beauté, des bijoux...

Pour toi une couronne de roi, une longue vie, de l'or... Mais les fées auraient dû nous accorder au moins une douzaine de dons !

— Prenons notre temps pour bien choisir », dit sagement le mari.

LES TROIS SOUHAITS

Il était une fois un homme et une femme qui n'étaient pas très riches. Un soir d'hiver, alors qu'ils se réchauffaient près du feu et enviaient leurs voisins, plus riches qu'eux, la femme se mit à rêver...

« Ah ! Si seulement je pouvais avoir tout ce que je souhaite, je serais plus heureuse que tous nos voisins !

— Moi aussi », soupira le mari.

Le lendemain, l'homme partit comme d'habitude à son travail, tandis que sa femme restait à la maison. Le soir, il la trouva toute excitée.

« Qu'as-tu ? s'inquiéta-t-il.

— Entre vite, lui dit-elle avec un drôle d'air. Nous avons reçu un message des fées. Elles nous promettent d'exaucer nos trois premiers vœux. Mais après cela, plus rien ne nous sera accordé !

— Quelle chance ! s'écria le mari.





L'homme prit alors le tisonnier et activa le feu. Puis il dit à haute voix :

« Examinons les trois choses qui nous sont le plus nécessaires. En attendant, réchauffons-nous car il fait froid. Voilà un bon feu, je voudrais bien avoir un chapelet de saucisses à y faire griller pour notre dîner ! »

A peine avait-il dit ces mots, qu'un chapelet de saucisses tomba dans la cheminée.

« Maudit soit ce gourmand avec ses saucisses ! s'écria la femme en colère. Tu as gâché un souhait ! Nous n'en avons plus que deux à faire maintenant ! Tu es trop bête !

Je voudrais que ces saucisses se pendent au bout de ton nez ! »

La femme s'en voulut immédiatement d'avoir prononcé ces mots car, à l'instant même, les saucisses sautèrent au nez du pauvre homme. En louchant, il les aperçut et se mit à crier.

Tous deux tirèrent tant qu'ils purent sur les saucisses. Mais en vain ! Ils ne parvinrent pas à les arracher...

« Que je suis malheureux ! pleurait-il.





Tu es bien méchante d'avoir fait ce souhait !

— Je te jure que j'ai parlé sans réfléchir, répondit-elle. Il nous reste un souhait. Demandons une immense fortune. Nous serons riches et je te ferai fabriquer un étui d'or pour cacher ces saucisses !

— Garde-t'en bien, répondit l'homme. Car si je dois vivre avec ces choses au bout de mon nez, je me tuerai ! Il ne nous reste plus qu'un souhait, laisse-le moi ! »

La femme aimait beaucoup son mari, et le voyant si désespéré, elle le laissa utiliser le troisième et dernier souhait.

« Je souhaite que les saucisses tombent à terre », dit-il.

Et les saucisses se détachèrent aussitôt du nez du pauvre homme.

« Les fées se sont bien moquées de nous, se dirent-ils en s'embrassant. Peut-être aurions-nous été plus malheureux si nous étions devenus riches. Ne souhaitons plus rien et contentons-nous de ce que nous avons ! »



David ET GOLIATH



face à face, prêtes à combattre ! Mais les Philistins n'avaient pas envie de se battre. Ils avaient choisi l'un de leurs guerriers, Goliath, pour les représenter et leur éviter de combattre.

Goliath était presque un géant. Il avait deux fois la taille d'un homme normal ! Il portait une armure si lourde que nul n'aurait pu la soulever... Son épée était deux fois plus grande qu'une épée normale et sa lance était gigantesque.

Il s'avança fièrement à la tête de son

Il y avait autrefois, dans le lointain Royaume d'Israël, un homme nommé Jessé. Jessé avait huit fils, et David était le plus jeune d'entre eux. Les trois aînés combattaient dans les armées du roi Saül, et David gardait le troupeau de son père.

Parfois, la nuit, des lions ou des ours affamés venaient s'en prendre aux moutons. Mais jamais David ne fuyait ; si un agneau était pris, il se précipitait à sa recherche, faisait tournoyer sa fronde au-dessus de sa tête et envoyait une pluie de pierres sur la bête féroce. Il avait déjà tué des ours trois fois gros comme lui.

Un jour, Jessé envoya David porter des provisions à ses frères, au camp du roi. Quand il y arriva, il trouva, à sa grande surprise, les armées philistines et israélites



armée en bravant du regard ses ennemis.
Et il leur cria :

« Envoyez-moi l'un des vôtres, et je me battrai seul avec lui. Si je l'emporte, vous serez nos esclaves. Si c'est votre guerrier qui l'emporte, c'est nous qui deviendrons vos esclaves. »

Puis Goliath attendit. Mais aucun soldat israélite ne se présentait...

« Bande de lâches ! gronda le géant. N'y aura-t-il personne pour m'affronter ? Vous méritez bien d'être des esclaves ! »

A ces mots, Saül, le roi des Israélites, sentit la colère l'envahir :

« Vous êtes tous des lâches ! tonna-t-il. S'il se trouve un volontaire je lui donnerai plus d'or qu'il n'a jamais rêvé en avoir. J'en ferai le commandant de mes armées. Et je

lui donnerai même... la main de ma fille ! »

Le jeune David assistait à tout cela avec colère. Enfin, il dit à ses frères :

« Moi, je n'ai pas peur de lui ! Je l'affronterai !





— Moi, répondit David. Oui, moi, je me battrai avec toi !

— Toi ? Mais tu n'es qu'un gamin ! »

Et le géant fit tourner son épée au-dessus du jeune garçon. David ne bougea pas, mais répéta :

« Je vais te tuer, Goliath... Et te couper la tête ! »

Goliath se rua sur l'insolent. Mais, plus vif que l'éclair, David plaça une pierre

— Écoutez-moi ça ! Allons, retourne plutôt à tes moutons, petit ! » lui répondirent ses frères en se moquant de lui.

Mais David ne se laissa pas décourager et alla trouver le roi. Quand Saül vit David, tous ses espoirs s'écroulèrent :

« Comment pourras-tu venir à bout d'un farouche soldat comme Goliath ? Il est trois fois gros comme toi ! Il te réduira en miettes !

— Je ne crois pas ! fit calmement le garçon. Avec ma fronde, j'ai abattu des ours bien plus gros que lui... Et puis, Dieu nous viendra en aide.

— C'est bon, mon garçon ! Prends mon épée !

— Non, mon Roi. Je me battrai avec ma fronde. »

Et David s'en alla affronter Goliath... Entre les deux camps, coulait une petite rivière. David y ramassa cinq belles pierres polies.

Devant l'armée des Philistins, Goliath impatient tapait du pied. Le sol tremblait.

« Pour la dernière fois, rugit-il, y a-t-il un seul Israélite qui ait le courage de se battre avec moi ?





dans sa fronde et la fit tourner... Une fois, deux fois, trois fois...

La pierre s'envola et atteint Goliath au front juste entre les deux yeux.

Le géant chancela, laissant soudain

tomber son épée, essaya de faire un pas et s'effondra sur le sol, tel un grand arbre abattu.

Un grand silence se fit dans les deux armées. Puis les Philistins comprirent que Goliath était bien mort ! Alors, ce fut la débandade, tous prirent leurs jambes à leur cou, sans demander leur reste !

Se saisissant de l'épée du géant, David fit ce qu'il avait dit : il lui coupa la tête.

Toute l'armée israélite se mit à crier d'enthousiasme. Les frères de David le portèrent en triomphe jusqu'à la tente du roi Saül.

« Tu as sauvé notre peuple de l'esclavage ! dit le roi. Tu es le commandant qu'il faut à mes armées ! Tu viendras, aujourd'hui même, t'installer à ma Cour. »

Ce qui fut dit, fut fait : David, l'humble berger, s'installa auprès du roi Saül et devint l'époux de la princesse. Et, quand le roi mourut, ce fut lui, David, le berger qui avait vaincu le géant Goliath qui lui succéda.

LE CHEVAL ENCHANTÉ

Pour le cinquantième anniversaire du roi Sabour de Perse, les présents affluèrent au palais, venant des quatre coins du royaume.

Il y avait des sabres, des soieries, des bijoux, des tapis, des chameaux et des coffres pleins de vêtements somptueux.

Mais le plus beau cadeau, ce fut un nain vêtu de noir qui le porta au palais. Il offrit à son roi un cheval sculpté dans l'ébène, orné d'une selle en cuir rouge, d'un harnais et de grelots en or.

« C'est magnifique, dit le roi Sabour. On dirait un vrai cheval.

— Mais il ne se déplace pas comme un vrai cheval, Majesté, répondit le nain

avec un sourire étrange. C'est un cheval magique, qui peut s'envoler par-delà l'arc-en-ciel, jusqu'aux lointains océans. »

Le roi Sabour était transporté de joie. Son fils, le beau prince Kamar, sauta sur la selle du cheval, en s'écriant :

« Je voudrais le faire voler ! Expliquez-moi comment on fait ! »

Mais son père leva la main pour le faire taire et se tourna vers le nain.

« C'est un merveilleux cadeau, dit-il. Je ne peux pas l'accepter sans vous donner quelque chose en échange. Demandez-moi ce que vous voulez et, si c'est en mon pouvoir, j'exaucerai votre désir.





Il avait essayé de le faire descendre en lui donnant des coups de pieds, en tirant sur la bride et sur la crinière de soie. Sans résultat. En désespoir de cause, il décida d'employer la douceur.

« Je regrette de t'avoir frappé », dit-il en caressant le cheval.

Alors, il sentit une petite bosse sous la crinière de soie. C'était un bouton.

Le prince Kamar appuya de toutes ses forces sur le bouton, et le cheval entama aussitôt une descente vertigineuse. Le prince dut même tirer très fort sur la bride pour ne pas plonger dans la mer.

Kamar se trouvait dans un pays qu'il ne connaissait pas. Il survola une plaine et arriva au-dessus d'une riche cité. Il se posa sur le toit d'un superbe palais.

En se faufilant par une lucarne, le prince se retrouva dans une chambre somptueuse. Sur le lit, une jeune femme était endormie et le prince tomba amoureux d'elle au premier regard.

« Réveillez-vous, demoiselle, murmura-t-il. Qui êtes vous ? Où est votre père ? »

La princesse Shalem se réveilla et, en voyant les yeux bleus et les cheveux noirs du prince, elle l'aima immédiatement.

A cet instant, le roi entra dans la pièce.

« Que faites-vous là ? Au voleur ! » cria-t-il.

Et il s'avança vers le prince Kamar d'un air menaçant.

« Sire, je ne suis pas un voleur. Je suis le prince Kamar de Perse. Je vous expliquerai comment je suis arrivé là, mais d'abord, je vous en prie, donnez-moi la main de votre fille.

— Sûrement pas ! rugit le roi. Je vous ferai trancher la tête pour vous punir de votre insolence ! »

La princesse poussa un cri d'effroi.

« Ce serait indigne du prince de Perse, répondit calmement Kamar. Je suis prêt à



— Je savais que vous me diriez ça, répliqua le nain d'un ton narquois. Eh bien, je veux la main de votre fille. Vous voyez, je ne demande rien d'impossible. Je suppose que c'est en votre pouvoir.

— Oui, oui... marmonna le roi, qui était devenu livide.

— Vous m'avez promis d'exaucer mon désir, n'est-ce pas ? ajouta le nain.

— Oui... oui... répéta le roi désespéré.

— Père ! Tu ne peux pas faire ça ! cria le prince Kamar. Tu ne peux pas donner ta fille, qui est si belle et si aimable, à cet inconnu ! Il t'a tendu un piège, tu n'es pas obligé de tenir ta promesse.

— Mais oui, tu as raison ! s'exclama le roi. Monsieur, je suis désolé... je ne peux pas vous laisser épouser ma fille. »

Le nain était furieux. Il en voulait surtout au prince Kamar. D'un geste rageur, il tira sur la bride du cheval.

Aussitôt, l'étrange animal sembla

prendre vie. Ses sabots raclèrent le sol de marbre. Puis il sauta par la fenêtre et s'envola dans le ciel, tandis que le prince s'accrochait désespérément à la crinière pour ne pas tomber.

Le roi courut vers la fenêtre et se mit à hurler :

« Kamar ! Kamar ! Reviens !

— Il ne peut pas revenir, répliqua le nain. Il ne sait pas où est le mécanisme qui fait descendre le cheval. Il va s'élever dans le ciel jusqu'à ce que sa tête soit brûlée par le soleil. Puisque vous n'avez pas voulu m'accorder la main de votre fille, je vous ai pris votre fils. Vous ne le reverrez jamais. »

Le roi Sabour fit enfermer le nain dans le cachot le plus sombre du palais. Il annula toutes les cérémonies d'anniversaire. De toute sa vie il n'avait été aussi malheureux.

Pendant ce temps, le prince Kamar, toujours monté sur le cheval noir, s'approchait de plus en plus du soleil. La chaleur devenait intenable.





affronter votre armée pour obtenir la main de votre fille.

— D'accord ! » s'écria le roi.

Et il éclata de rire. Il avait une armée de mille cavaliers et était sûr que Kamar se ferait tuer.



« Je vais ordonner que l'on vous donne un cheval, reprit le roi.

— Je vous remercie, mais j'ai le mien », répondit Kamar.

Le lendemain matin, les mille cavaliers se rangèrent en ordre de bataille sur un grand pré, derrière le palais.

Quand les cavaliers brandirent leurs sabres, mille lames étincelèrent au soleil. Les chevaux s'élancèrent au grand galop.

La princesse Shalem regarda le prince Kamar. Il attendait sans broncher. Son cheval noir était aussi immobile qu'un cheval de bois.

« Sauve-toi, Kamar ! cria la princesse. Ils vont te tuer ! Ne meurs pas pour moi ! »

Le prince se contenta de lui sourire et d'agiter la main.

Au moment où le premier rang de cavaliers arrivait sur le prince Kamar, il tira sur la bride de son cheval et s'envola.



Il sauta par-dessus les mille têtes et les mille sabres flamboyants, pour atterrir derrière le dernier rang de cavaliers.

Les soldats tout surpris firent brusquement demi-tour. Comme ils se lançaient de nouveau contre lui au grand galop, le prince Kamar s'envola encore. Cette fois, il frôla leurs têtes et trancha avec son sabre les plumes de leurs turbans.

Une heure plus tard, mille cavaliers étaient étendus sur le sol, complètement épuisés. Ils étaient tous tombés de leur cheval. Ils avaient tous perdu la plume de leur turban. Ils étaient vaincus.

Le prince Kamar vola sur son cheval jusqu'à la fenêtre du palais où se tenait la princesse Shalem, toute heureuse et admirative. Il la fit monter sur sa selle et l'emporta dans le ciel bleu...

Le roi Sabour et sa fille étaient sur le balcon du palais royal. Ils se désolaient de la disparition du prince et le tenaient pour mort. Soudain, ils aperçurent une forme noire dans le ciel. Ils crurent que c'était un

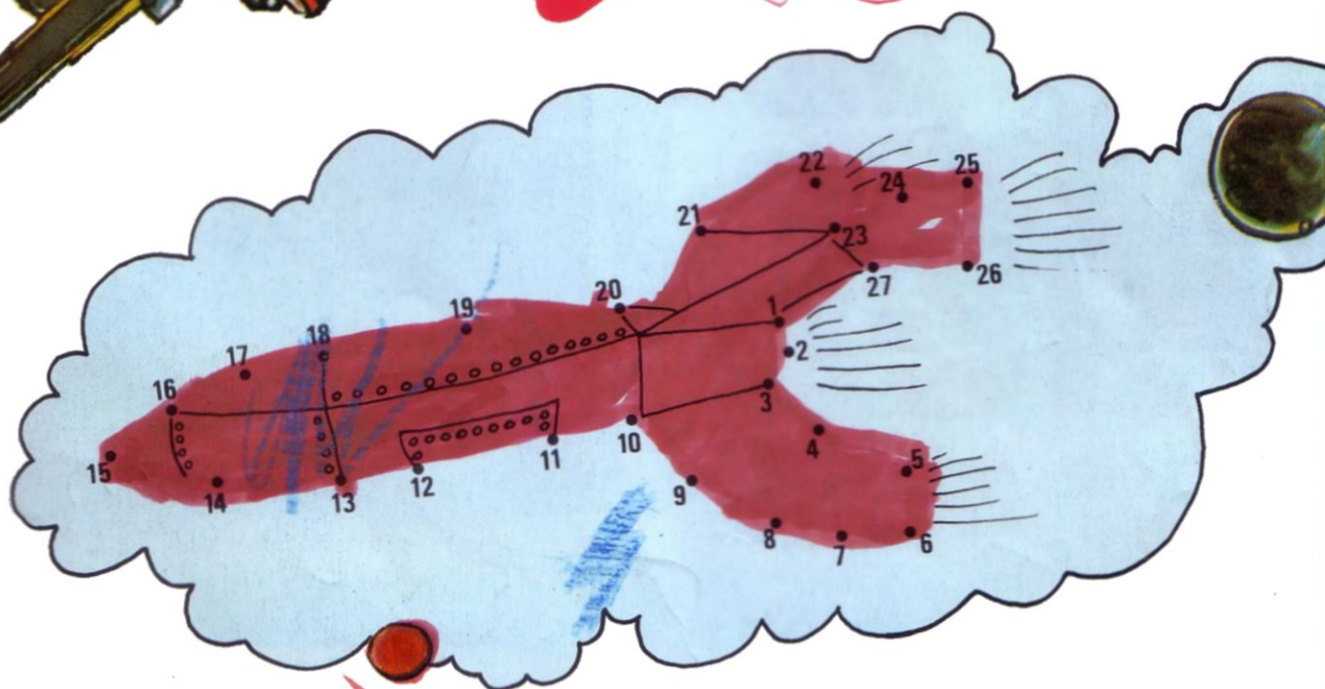
oiseau. Puis ils reconnurent le cheval magique monté par Kamar et par une belle jeune fille.

Tous se retrouvèrent avec bonheur. Les noces du prince et de la princesse furent célébrées aussitôt. Jamais le roi Sabour n'avait été aussi heureux.



les jeux de Michel

Tu reconnais l'ombre de Michel et de son astrocycle, mais il y a sept différences entre cette ombre et son propriétaire. Sauras-tu les distinguer ?



Si tu relies les points numérotés de 1 à 27, tu sauras à quoi rêve Michel.

Pinocchio



DANS LE NUMÉRO 11 DE

RACONTE-MOI
des histoires

Le début d'une histoire célèbre, celle de **PINOCCHIO**, le pantin de bois que le vieux menuisier Geppetto taille un jour pour lui tenir compagnie. Mais Pinocchio n'est pas un pantin ordinaire...

GULLIVER est bien traité par le petit peuple des Lilliputiens mais il regrette l'Angleterre, et sa famille lui manque

PLUS RAPIDE QUE LES FÉES un poème de l'auteur de « L'île au Trésor »

Michel s'est envolé sur son **ASTROCYCLE**. Où celui-ci l'emmène-t-il ?

UN OURS POUR NOËL, c'est le cadeau d'un chasseur au roi du Danemark...

Le célèbre conte de Perrault :
LA BELLE AU BOIS DORMANT

